

Des corps,
la Ville

Index

- Dame du lac
- Fanny
- Gymnase
- Jessica
- Stade
- Olivier
- Jardins
- Bassael
- Ruelle
- Louis
- Théâtre
- Sao, Laura

DAVIE DU LAC

J'ai besoin de sortir de la densité de la Ville, trouver de l'espace autour de moi. M'échapper pour voir un semblant d'horizon. Peut-être même un peu de verdure si je suis chanceux. Il faut pour cela que je m'éloigne de l'épicentre de cette accumulation architecturale, de ces murs gris se chevauchants sans logique apparente. Je traverse des corridors de colonnes, descends les escaliers serpentant le long des immeubles pour atteindre un niveau plus proche du sol terrestre. Les marches frôlent les fenêtres des appartements qui s'amoncellent dans un entrelacs de rambardes et de paliers, on y est presque un intrus. J'emprunte maintenant des rues plus espacées, moins bondées de murs. Dans l'ouverture entre deux bâtiments, je perçois un bruit d'eau s'écoulant. Je m'y dirige, intrigué, et passe en effet sur une passerelle au-dessus d'une digue en béton, m'assurant la présence du ruisseau. Je remonte son cours instinctivement, laissant mes idées être guidées par le son de l'eau ruisselante. J'émerge alors à l'arrivée d'un point d'eau à la source de ce lit. Un lac, pas si grand mais qui me laisse enfin respirer. Il est en forme de croissant tout en rondeurs. Au creux de celui-ci, sur la terre ferme, repose une immense vague de béton ocre figée dans le temps. Un mur triangulaire et courbé émerge de là. À ses pieds, au sol, je remarque une silhouette sautillant d'un pied sur l'autre en secouant ses mains, comme pour se préparer à un effort. Chaque sursaut fait entendre le crissement du gravier sous ses semelles. En un instant tout s'accélère. Le corps bondit en avant vers la paroi de béton et se propulse en hauteur en poussant contre la surface verticale. Je remarque alors les formes collées au mur, volumes imbriqués au plan dans toute sa hauteur. Chacune d'elles devient un appui pour le corps en mouvement, il s'y accroche, saute de l'une à l'autre au-dessus du vide, utilise avec adresse chaque aspérité pour poursuivre son ascension fulgurante. Le corps prend des tournures que je ne comprends pas, il pivote, se contracte puis se tend, rebondi. Je n'ai pas le

temps de tout voir. Avec l'ascension de la silhouette mes yeux découvrent les subtilités de la sculpture. Elle en devient presque en mouvement, suivant celui du corps, grandissant telle une onde à l'horizon. Ce corps, serait-il un surfeur profitant de l'énergie de la vague ? Au sommet de la structure, il s'est arrêté, posé sur une plate-forme horizontale perchée à 17 mètres de hauteur, il prend le temps d'observer la vue de la Ville. Cet instant est pour moi un choc sur les possibilités du corps. Depuis, je cherche sans relâche cette personne flottante entre chaque pierre, dans chaque recoins de l'architecture. Mais dès lors où je l'ai trouvée, la quête ne faisait que commencer.

FANNY

Une forme mouvante, fluide et multiple. Une forme qui s'adapte aux surfaces des murs, qui épouse l'architecture et ses espaces. C'est cette description qui correspond le mieux à ma première rencontre avec Fanny. Son corps se déplace en silence entre les arcades et les barrières, les stations et les cours, les chantiers et les toits. Elle fait partie du mobilier urbain. Je suis fasciné par les positions infinies qu'elle déploie pour passer un simple muret. Jambes devant, corps arqué et bras en avant, sauts périlleux, bascule du poids du corps, autant de techniques dont je ne connais pas les noms. Elle s'accroche aux arrêtes des volumes comme s'il s'agissait des barreaux d'une échelle. Cette habileté au sol est une chose, mais quand elle prend de la hauteur c'est une autre histoire. À la voir on voyage déjà dans une autre dimension de la Ville. Celle qui autrefois était une simple surface devient subitement une cité de hauteurs, où le plan des chemins se voit ajouter une dimension entière de possible. Un terrain de volumes pleins à parcourir et de vides à franchir. Elle nous fait tendre le regard vers la cime.

– *Quand je suis en équilibre, là haut ou au sol c'est la même chose. Il n'y a que le passage qui me fait tenir. Passer de l'autre côté, franchir. Franchir, il n'y a que ça qui importe. Je crois bien qu'être dans l'espace ainsi me permet d'être plus juste avec moi-même. Je ressens mon corps d'une façon inédite à chaque fois que je sors. Je procède ainsi : chacune de mes émotions me guide dans les rues. Je vois alors des barres, des murets, des poubelles, toutes ces formes qui peuvent m'aider à m'élever. L'une d'elles m'attire, je m'y engouffre. C'est une fois qu'on a quitté le sol que l'aventure commence. On voit d'un autre point de vue, on prend du recul, et on se terre en soi. On se sent différent et on se retrouve. Si on n'est pas avec soi, on tombe. Autant le rester jusqu'au bout de la course. Je continue de grimper en suivant les situations des bâtiments qui m'appellent, toujours à l'écoute. Je suis en quête de mon obstacle, celui qui, lorsqu'il sera franchi n'en sera plus un, mais une étape. Celui qui me demande de donner tout. Si je le trouve, il ne s'agit pas de précipiter les gestes ou de*

forcer le passage, jamais. Il faut d'abord le voir. C'est là toute la difficulté et la dangerosité du voyage : rater son obstacle. Ne pas le voir venir c'est se laisser happer, tomber dans son gouffre. Pour éviter cela, il faut être à l'écoute et pour être à l'écoute il faut apprendre à lire. Pour lire, il faut marcher. Marcher des heures en tournant dans les rues à lire les fenêtres qui se donnent à toi. Lire les sauts, les escalades entre les voies. Celui qui n'écoute pas tombera. Celui qui ne lit pas ne grimpera jamais. La Ville des hauteurs ne se donne pas si facilement.



En l'écoutant, je peux voir les ardoises, les briques, les tuiles et le zinc. Toucher les mains de Fanny c'est sentir tout le rugueux des sommets. Le corps sans règles, ou plutôt comme seule règle. Au fur et à mesure des discussions et des descriptions de ses escapades, je comprends qu'accéder à la Ville des hauteurs est pour elle un moyen de mettre de l'ordre, de faire le tri. Je crois aujourd'hui qu'à avoir tant tracé l'espace de la Ville, son esprit s'en est imprégné et en a imprimé les parcours. Tant et si bien qu'une projection mentale a émergé de ces sorties. Un corps virtuel se déplaçant dans une Ville où toutes ses pensées sont agencées, urbanisées et devenues cité. Elle n'en connaît pourtant pas tous les accès, et lorsqu'elle est perdue dans ses propres méandres, c'est son corps qui, dehors, va chercher ses propres architectures. Quand je voyage à travers la Ville, je la cherche du regard, comme on cherche un trésor caché. Et dès que je l'aperçois, je la garde en ligne de mire le plus longtemps possible tout en continuant le trajet prévu. Une bulle d'air dans un chemin. Elle est toujours dans les lieux où on ne l'attend pas, si bien que cela devient un jeu de savoir où elle est déjà passée.

– *Le meilleur dans toute cette aventure verticale, c'est la découverte. On se découvre tout en parcourant des espaces jamais foulés par qui que ce soit. Des endroits hors de vue du quotidien, qu'on aurait pas penser à explorer. On a tendance à penser que tout a été découvert, à dire qu'il ne reste aucun endroit sur terre qui ne soit inexploré. Or c'est faux. La Ville a autant à nous offrir que les endroits les plus reculés de notre planète, si ce n'est plus. En tout cas le mystère est le même. On ferait mieux d'explorer ce qu'il y a sous notre nez plutôt que de lancer des capsules sans but dans le vide de l'espace. Il n'y a pas plus belle découverte que celle qui nous est la plus intimement proche.*

GYMNASÉ

L'odeur : un mélange de poussière, de sueur et de plastique chaud. Ça résonne dans la grande salle. Des bruits de ressorts, de rires, de courses et d'impacts de chutes sont amplifiés dans une acoustique désastreuse pour former un brouhaha singulier. Chaque fois que j'arrive dans le Gymnase, je passe un long moment à tourner dans l'entrée, à regarder la longue baie vitrée donnant sur la salle. Elle cadre tout en longueur le terrain d'entraînement, les barres fixes, asymétriques et parallèles, le saut de cheval, les arçons, anneaux et poutres. Tout y est visible comme plaqué sur un seul plan. Et lorsque la lumière s'éteint pour laisser place à l'obscurité, la longue vitre devient un écran de cinéma. La couleur choque la première fois. Le blanc de la magnésie et des lignes se mêle au bleu azur dominant des agrès et du sol. Rien ne dénote. Le plafond blanc et métallique arbore des néons à la lumière crue rendant le bleu presque luminescent. Aux murs, les miroirs déploient en eux cette ambiance marine. Ils creusent et allongent encore plus l'espace dans lequel évoluent les sportifs. De cette baie vitrée, le premier agrès que l'on aperçoit est un trampoline encastré dans le sol, rectangle de toile blanche tendue. Au plus haut de la parabole de leur saut, les gymnastes sortent entièrement du cadre de la vitre. On s'attend presque à les voir nager vers nous, tels les spécimens rares d'un aquarium d'une autre dimension. Une fois la contemplation comblée, je monte les escaliers menant aux gradins surplombant la salle. De là-haut, on peut mieux voir l'agencement rectiligne et pragmatique des dispositifs gymniques, formes placées là comme dans un tableau abstrait de nuance de bleu. La peau des gymnastes en mouvement ajoute un contraste chaleureux à cette uniformité adriatique. La rigueur avec laquelle ils articulent leur corps sur les objets correspond bien à l'ambiance que dégage le lieu. Souples, maîtrisés, à la fois gainés et fluides. Des blocs de mouvements purs.

JESSICA

– Je les vois s’entraîner, ils connaissent les parcours d’échauffements par cœur avec le temps. Ah ça, j’ai même plus besoin de leur dire quoi faire, sauf si j’ai un truc nouveau en stock. J’aime bien quand ça devient instinctif pour eux. Quand on leur tient plus la main pour faire les exercices ils sont plus concentrés sur leur feeling. Ils deviennent plus autonomes dans la vie aussi je crois, ça va plus vite pour la séance et moi ça me fait une petite pause avant de passer au vrai morceau. C’est tout bénéf. Bon bien sûr faut être sur leur dos pour les trucs plus chiants genre les étirements et quand on fait des prépas musculaires.

Je vois souvent Jess pour discuter autour d’un café. Elle a un don pour se plaindre mais faire tout de même les choses avec conviction. C’est comme ça qu’elle entraîne une petite équipe de gymnastes : en râlant avec passion. Je ne sais pas si son but c’est vraiment de leur faire gagner quoique ce soit, elle n’a pas l’air de prêter attention aux titres ou aux médailles.

– Et c’est dingue, je les vois deux fois par semaine et ils sont pas foutus de se rappeler de leurs mouvements de la semaine d’avant. C’est pas comme si on les avait notés ensemble. Je sais pas comment leur faire rentrer ça dans le crâne. Et il y en a, ils arrivent sans échauffement ils te font déjà les trucs que t’avais prévus pour la saison prochaine, ou ils te sortent des enchaînements sortis d’on ne sais où. Ceux là je les laisse un peu bosser dans leur coin, ils sont dans leur élément. Mais par contre j’essaie de les tenir tous à la même rigueur. Déjà pour pas les casser, j’en ai besoin pour les compètes, mais surtout pour leur faire comprendre le degré d’implication que demande la maîtrise de leur corps. Des choses dont ils ne se rendent peut être pas compte.



Après avoir payé nos boissons respectives, nous nous rendons à son gymnase pour préparer la séance du soir. On entre en passant devant l'aquarium et cette fois je ne vais pas vers les gradins. Je m'assoie sur un banc proche de la piste de saut, celle qui longe le couloir de l'entrée, juste à côté du trampoline. Je reste un temps à observer attentivement sa manière de donner des conseils à ses jeunes. Je vois ses gestes, sa façon de mimer le corps avec sa main pour expliquer les positions. Je vois leur bouche s'articuler mais je n'en entends aucun son. La séance se termine après les étirements. Ils sont désormais tous dans les vestiaires. Elle revient vers moi.

– En fait, c'est super dur de leur faire comprendre, c'est tellement personnel comment on ressent le corps dans l'espace. Et parfois je dois aussi faire face à certaines de leurs peurs. La hauteur, un nouveau mouvement plus engagé ou quoi. Par mes conseils je dois leur rendre la tâche plus facile. C'est pour ça que j'utilise souvent des bruits ou des onomatopées pour leur exprimer une idée. Comme ça ils retiennent une sorte de mélodie ou de rythmique. Et ça c'est une notion essentielle, genre physique, parce que – si tu fais une rondade flip par exemple – si tu lances le flip trop tôt, tu tournes pas, alors qu'au contraire si tu le lances trop tard tu te plantes la tête dans le tapis. Ils font face à beaucoup de chutes. La gym c'est chuter en boucle jusqu'à la maîtriser et en faire ce qu'on veut. Leur apprendre à tomber et les aider à trouver le rythme de leur chute, au final c'est ça mon vrai job.

STADÉ

STADE

Je repense à Fanny et ses vols au-dessus de la Ville, elle aussi tombe avec passion. De la même façon que Jess apprend à ses gymnastes à tomber, Fanny apprend elle aussi de la gravité et du vide des hauteurs. Et je vois alors à quel point mon monde est plat, sans chutes. La foule au sol ne va que dans une seule direction, sans prendre son envol. Les arcades de la Ville les en empêchent, des plafonds d'immeubles soutenus par des centaines de colonnes cylindriques, cubiques ou d'autres formes plus farfelues me bouchant la vue du ciel et de l'horizon. Et lorsque des places espacent les immeubles pour nous ouvrir la vue, c'est une verrière au squelette métallique décoloré qui nous couvre. Il commence à faire nuit, les plafonniers illuminent verticalement les dalles de couleur et les lignes de l'architecture. En sortant d'une rue couverte débouchant sur une de ces places, je trouve un large escalier inondé de lumière. Des colonnes montent avec les marches en rythme avec la lumière des spots, sans laisser apercevoir sa destination. Une plaque sur le mur indique : Stade Landreau. Cette entrée m'intrigue. Un stade dans ce quartier de la Ville ? Je monte les marches et passe brièvement sous un plafond arqué ouvrant sur une autre place, plus grande. Une lumière verte m'aveugle presque. En m'habituant à cette intensité, je peux distinguer quelques éléments : un filet noir tendu s'étend en face de moi, droit et immense, rattaché en ses coins à de longs poteaux portant des spots biens plus puissants que ceux de la rue dont je sors tout juste. Le filet fait le tour de quatre de ces barres verticales. Une grande cage damée de fil. Autour de cette cage, des immeubles. Plusieurs formes cubiques plus ou moins larges s'entassent les unes sur les autres, percées de fenêtres laissant entrevoir des bureaux

tous semblables ou des tranches de vie quotidienne. C'est en montant vers l'un de ces volumes accessible par un escalier que je découvre pour la première fois l'étendue verte cadrée de lignes blanches. Je suis coupé de ma contemplation du rectangle lumineux par une voix.

OLIVER

OLIVIER

*–Ok déjà bonjour à ceux que j’ai pas vu tout à l’heure chh on va procéder à l’appel
Chhhhh S’il vous plaît eh bon les gars on a déjà perdu du temps tout à l’heure
on a pas pu signer la feuille de match euh donc on y va numéro 1 votre maillot
s’il vous plaît euh numéro 2 vous êtes le capitaine d’accord numéro 3 ok [...] Donc
euh pour rappel pas de bijoux ça reste aux vestiaires donc pour les sur-chaussettes
du noir et du noir pour les sur-chaussettes pour les questions ou les remarques
vous vous adressez à moi ou mes collègues les arbitres de touche aujourd’hui c’est
un match sans prolongation je vous souhaite un bon match c’est parti.*

Les consignes d’avant match me parviennent par la fenêtre entreouverte des vestiaires juste en dessous de moi. Je reconnais la voix d’Olivier. J’entends des gars se donner tous leurs encouragements, un cri de motivation collectif est lancé. Ce n’est pas une grosse équipe, mais ils ont l’air d’attaque. Les arbitres sortent en premier, en rose fluo, les joueurs suivent, maillots bleus, maillots à carreaux blancs et noirs. En suivant l’avancée des joueurs, je remarque maintenant les tribunes de l’autre côté du stade. Je me prend au jeu de les regarder. Je les vois courir, se dépêcher après le ballon. Tous les yeux sont tournés vers cet objet rond comme si soudainement il était devenu le centre de gravité du périmètre. Ils y portent une attention toute particulière. Dans ce stade, on peut voir la balle et les joueurs de près, les fenêtres des bâtiments alentours sont presque collées à la délimitation du terrain. Quand Olivier siffle la validation d’un point, des enfants – sûrement ceux de quelques joueurs – crient et frappent la tôle des tribunes, on entend plus que ça pendant quelques secondes. Chaque but devient une cacophonie incroyable. Un joueur est mis hors jeu par l’arbitre pour une faute, il sort du terrain en dissimulant mal sa colère. Il en est presque venu aux mains avec un adversaire pour une histoire d’insulte semble-t-il. De mon palier d’escalier, je regarde les actions comme des histoires. Avec son haut rose, Olivier dénote toujours dans l’herbe, et c’est sur lui que mon intérêt

se pose le plus souvent. C’est vers lui que les regards se tournent à chaque coup de sifflet, alternant ainsi l’attention avec le populaire ballon. Je comprends qu’il y a en l’arbitre autre chose qu’un simple juge de la partie. Il court plus que tous les joueurs, devant faire des allers-retours entre les deux côtés du terrain pour suivre l’avancée de l’action, et devant aussi faire face à la colère de joueurs de mauvaise foi face à la distribution de cartons mérités. Quel désordre à gérer. C’est déjà la fin du match, je n’ai pas pris en compte le score, mais je peux bien dire quelle équipe a perdu. Je descends de mon gradin improvisé et me poste à l’entrée du terrain.



– J’aime bien être arbitre. Au début j’étais frustré de ne pas avoir ma place dans une équipe, mais plus j’arbitre des matchs plus je me rends compte de l’importance de notre rôle. Tu m’as dit un jour que c’était comme si mon sifflet avait un pouvoir spécial, eh bien, en fait tu n’as pas tout à fait tort. C’est même plutôt vrai à bien y réfléchir. Le sifflet c’est un peu ma baguette de chef d’orchestre. J’annonce les temps forts, les pauses, les reprises et tout. On fait tout pour que les règles soient respectées par les joueurs et on doit gérer les rythmes, comme pour les musiciens. D’ailleurs on dit jouer de la musique, comme on joue au foot ahah ? Bon j’avoue c’est pas ma meilleure... Malgré tout ça m’a fait me poser un tas de questions sur le jeu. Genre, s’il n’y a pas d’arbitre, le match existe-t-il vraiment ? Bah oui, quand il y a but ou faute, il faut que je siffle pour que ce soit valide. Je dois suivre les règles bien sûr, mais si je vois pas la faute, elle ne sera pas sifflée et donc ça ne coupera pas l’action. On a une part de responsabilité dans l’issue du jeu, plus qu’on croit. On peut presque dire, en tout cas pour les compètes officielles, que si je n’étais pas là le match ne se ferait pas.

Parfois Olivier est bavard, mais je le comprends. Je crois voir où il veut en venir. Comme si ses mots, sa parole s’activaient d’eux-même. Pour lui en tant qu’arbitre, dire c’est être. Et personne d’autre que lui n’a ce pouvoir, ce pouvoir de faire exister une réalité rien qu’en la disant.

JARDINS

Des tours s'élancent dans les airs à cet endroit de la Ville, imposant leurs ombres à toute heure de la journée, faisant leur ronde. La ronde des ombres. Elles s'élèvent chacune à une hauteur différente, reposant sur des paliers de dimensions variables, Chaque bloc est entouré par des parcelles de jardins que j'aime appeler suspendus. Mais la comparaison avec une quelconque merveille s'arrête au terme. Les habitats verticaux sont reliés entre eux au sol par des chemins goudronnés grossièrement. On y voit encore les gravats et autres cailloux dépasser çà et là, comme négligés. Des escaliers aux rambardes vertes serpentent pour faire se rejoindre les strates irrégulières. Au milieu des tours, de l'herbe, sortant de blocs de béton bien droits, conçus pour quadriller les chemins. Même en sachant que l'espace vert est fait pour s'y poser, s'y détendre, personne n'y vient jamais, délaissé par les centaines d'habitants de ces blocs. En quelques points de la pelouse s'érigent des barrières de béton. En s'y penchant pour voir de l'autre côté, on s'engouffre dans une faille rectangulaire, un trou béant dans la terre. On distingue à perte de vue des niveaux d'un parking s'enfonçant dans l'obscurité profonde. Les rares voitures se déplaçant dans le souterrain trouent l'ombre de leurs phares aveuglants et découpent encore un peu plus les espaces entrouverts. Il n'y a plus d'entretien de ces enclos de pierre. La pelouse manque et laisse apercevoir en tache de cercle la terre brune et morne. Par endroits, l'herbe commence à atteindre les mollets. Même les bancs sont tristes, eux aussi fait de béton comme le reste des infrastructures. La peinture les recouvrant auparavant s'écaille lentement. Alors, devant ce spectacle vide, je saute entre rebords de béton encadrant la pelouse. Je m'imagine être à la cime des immeubles.

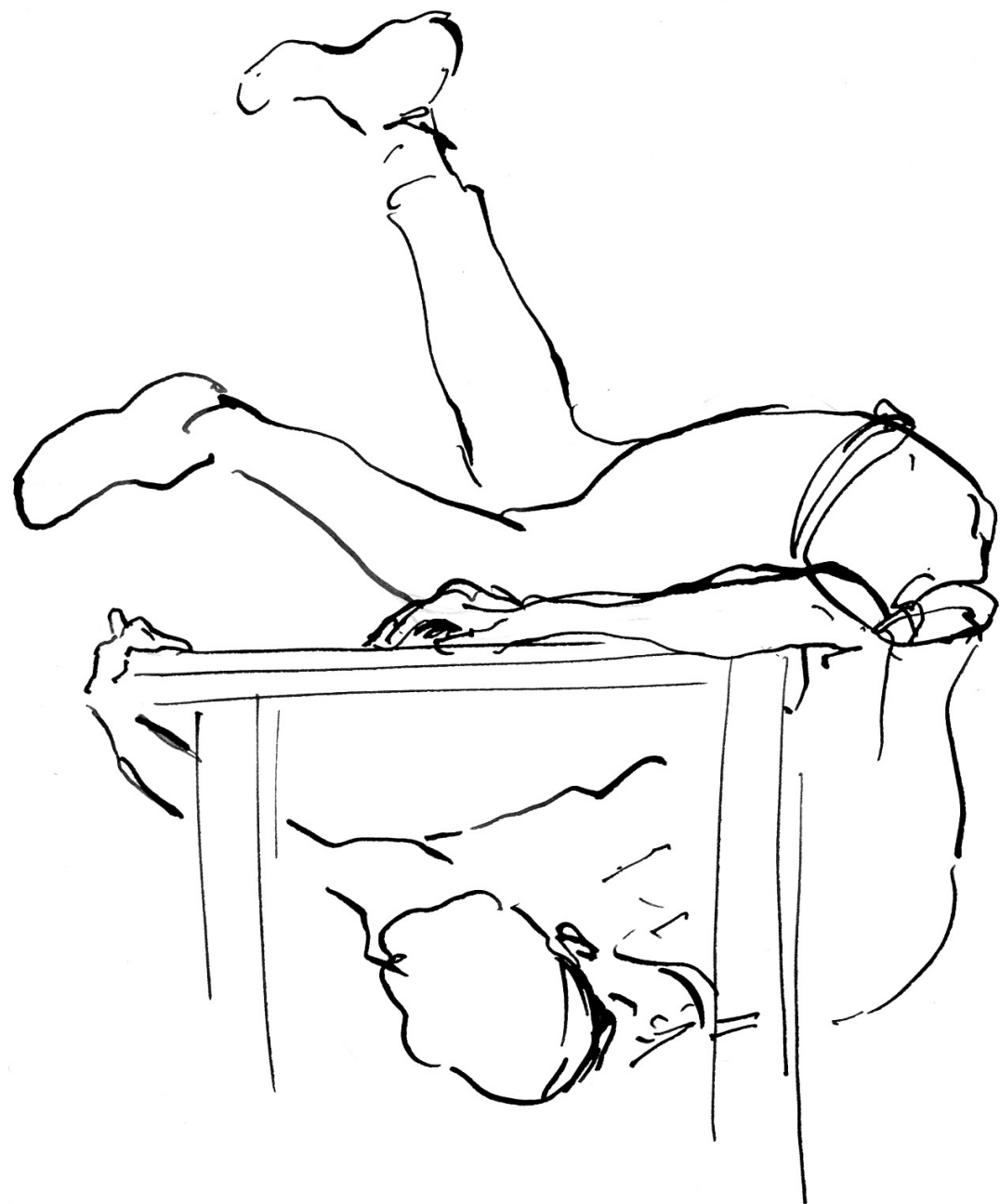
PASSAGE |

BASSAEL

Me voilà maintenant dans l'ascenseur d'une de ces tours. J'essaie de rendre visite à Bassael le plus souvent possible. Il ne sort jamais, alors je lui apporte toujours un petit quelque chose de l'extérieur. Je ne sais même pas s'il voit comment la Ville se transforme. J'arrive au 17^e étage, je vais vers sa porte, toc trois fois comme à mon habitude. En l'ouvrant, je remarque qu'elle s'entrebâille moins que d'ordinaire. Je me fais petit pour me glisser à l'intérieur. J'essaie de ne pas marcher sur les planches et les outils qui s'entassent depuis trop longtemps dans son salon et cherche des yeux une place où m'asseoir, en vain. L'appartement est plongé dans l'obscurité. Les trous des volets laissent quelques rayons se frayer dans la pièce révélant la poussière recouvrant la surface du sol. Les meubles sont tous délabrés, augmentés de tasseaux de bois, de clous, de vis ou de sangles. L'entièreté du mobilier est passé sous le crible de la passion dévorante de Bassael. Les armoires et les bibliothèques sont solidement fixées aux murs par des équerres en acier, sur les fauteuils ont été vissées des prises d'escalade et des trous sont percés des murs au plafond pour y insérer des mousquetons. Il y a même du ciment pour consolider ses bricolages. La porte brisée de sa chambre est rafistolée en clouant des planches entre les deux morceaux. Des longes traversent en long et en large les pièces. C'est dans cette toile d'araignée délabrée qu'il vit. Perché au dessus du placard de la cuisine il me regarde mais ne me salue pas pour autant. Sans poser pied à terre, il se déplace vers une autre pièce pour me montrer comment il a réaménagé la chambre me dit-il. Je découvre alors un palier de fortune laissant un espace d'une cinquantaine de centimètres d'écart avec le plafond d'où déborde une couette et un matelas. Le tout est supporté par deux barres de fer légèrement courbées par le poids accumulé. Son état se détériorait. Je le voyais maigrir un peu plus à chaque visite, ses mains couvertes de magnésie et d'ampoules perdaient leur forme initiale et les traits de son visage se creusaient lui

donnant un air de fantôme. Pourtant affaibli, il restait dans une forme physique excellente. Mais ses discussions ne sont plus que des morceaux de phrases que j'ai déjà entendus par le passé, rien ne fait sens dans ses mots. Il répond à côté de mes questions, je n'étais pas vraiment là avec lui. Ses interactions ne sont plus que des échos sans fond. Quand il parle, sa tête bouge frénétiquement, posant son regard sur chaque recoin vide comme pour chercher une nouvelle voie inexplorée à dévorer. Cet isolement qui avait fait naître cette passion de convertir son espace de vie en mur d'escalade a touché trop profondément Bassael au point de ronger plus que son appartement. Manquant aujourd'hui de place dans les pièces, il avait commencé à grignoter la façade extérieure, autour de ses fenêtres et de son balcon. Je comprends mieux les trous dans les volets.

– Les infirmiers vont m'emmener, je n'ai plus beaucoup de jours à rester ici, autant en profiter.



Je ne sais pas s’il s’était adressé à moi ou s’il l’avait dit pour lui même. J’ai beau l’interpeller sur cette déclaration, il ne m’écoute pas, il n’écoute plus. Cette nouvelle me rassure tout de même. J’ai bien fait d’appeler, il fallait intervenir, c’était allé trop loin. Je sors après quelques temps en sa compagnie avec cette seule idée en tête. Il allait sortir. En passant la porte de son immeuble, je regarde une dernière fois la fenêtre et le balcon du 17^e étage. La surprise, peut-être, ne me laisse pas comprendre sur le moment la chute inéluctable. Son corps avait décrit une courbe souple et maîtrisée par-dessus la barrière pour accéder au dessous de son balcon. Je suis sorti de la réalité à l’instant précis où son corps a sursauté de sentir sa main ne pas se refermer sur la prise qu’il attendait. Je ne suis même plus sûr de ce que j’ai vu. Pourtant je le savais, comme Fanny l’avait dit

– *Celui qui n’écoute pas tombera.*

RUELLE

Un jour, en passant à coté d'une ruelle, j'entends des crissements de chaussures sur le sol. En tournant la tête, je découvre quatre joueurs de basket en pleine partie entre ces deux vieux bâtiments, espacés par moins de 3 mètres. Entre eux, reliés par des barres d'acier, se trouvent deux panneaux rectangulaires ornés d'arceaux en métal de part et d'autre du terrain. Si on peut appeler ça terrain. Et pourtant, malgré la complexité du lieu, ils sont là, à jouer leur match comme d'habitude. Je m'arrête un instant pour contempler cet étrange affrontement. On ne peut pas bien voir, tout est en longueur à cause de l'étroitesse de la rue. Ils jouent avec les murs, en y faisant rebondir la balle pour faire une passe, en s'y appuyant pour cacher la balle à leur adversaire ou pour se propulser plus rapidement. On peut ressentir dans leurs mouvements toute la tension que fait peser la ruelle sur la rencontre des équipes. Les joueurs modifient à chaque fois un peu plus les gestes habituels de leur discipline selon la topographie particulière de l'espace. C'est d'autant plus imprévisible lorsque les passants devant se rendre d'une rue à une autre empruntent l'allée. La partie n'est pas stoppée pour autant, le jeu en devient simplement un autre. Je repars sans attendre l'issue du match, me demandant ce qui a bien pu provoquer l'apparition de ce terrain exigu.

LOUIS

Mosaïque de dalles de pierres lisses, carrées et rectangulaires. Une place. Sur deux de ses côtés, elle est bordée d'un assemblage complexe de marches de plusieurs hauteurs et d'angles variables, ce qui lui confère différents étages sur lesquels il est possible d'évoluer. Sur un autre côté, les arches du parvis d'un imposant opéra débordent sur le dallage, tout se mélange un peu. En journée, on peut percevoir le son des répétitions de spectacles ainsi que des cours de danse et le soir venu, le silence de la place est rompu par celui des représentations. Au centre, une série de sculptures – parfois figuratives, parfois cryptiques – semble émerger directement du sol. Les œuvres sont parsemées sur la surface dallée. La place qui initialement voyait cheminer des férus d'art ou de concerts est aujourd'hui le terrain de prédilection de Louis. Les socles des sculptures de bronze démesurées lui servent d'obstacles, de tremplins idéals. Parfois c'est sur les sculptures même qu'il roule sans retenue. Ici, je suis le seul à apprécier son ballet. Les regards des passants en disent long sur leur opinion et certains regardeurs les plus zélés n'hésitent pas lui toucher un mot sur le bruit et les dégradations causés par sa planche à roulettes. Louis ne semble pas atteint par les remarques parfois grossières de ses interlocuteurs. C'est indispensable de ne pas se laisser déstabiliser selon lui. Et il continue ses allées et venues sur la place du Prado. Le frottement de ses roues sur les pavés résonne fièrement contre les façades d'immeubles et leurs fenêtres. Le claquement sec de ses sauts rythme les courbes de ses virages sur la place. Le plus impressionnant reste pour moi les glissades où il cale le bois de sa planche ou les parties en métal portant ses roues sur les modules. Écouter ce bruit de frottement de la rencontre des matières est grisant. Ce qui m'a définitivement conquis, c'est cet instant flottant de silence où le saut semble figé dans l'espace et le temps, avant de retomber gracieusement dans un fracas. Le son a l'air d'être une composante essentielle de son sport, ça se

voit. Parfois il ferme les yeux en roulant, brièvement, comme pour mieux sentir son environnement. À force de le regarder répéter inlassablement les mêmes figures j'arrive à savoir au bruit de la planche sur les pavés si la figure sera une réussite. Je lui fais part de ma réflexion au moment d'une de ses pauses. C'est vrai que je n'y avais jamais vraiment pensé.

– J’avoue, je me focalise plus sur la sensation des pieds sur la planche, à quelle vitesse je ressens la vibration des rainures des pavés pour lancer un trick. Mais je crois que tu as un peu raison. Pour ce qui est du son, j’ai plus l’impression de retenir celui des surfaces que je traverse quand je roule dans la Ville. Les deux sont finalement indissociables en fait. J’adore sentir sous les roues les bouches d’égouts qui passent d’un coup, transiter d’un vieux bitume rugueux à du béton fraîchement coulé, quel bonheur ! En vrai je crois qu’en tant que skateur on est les seuls à avoir cette vision de la Ville. On la voit différemment des gens normaux.

Comme on disait pour les sons des surfaces, mais pas que. Les bancs, les barrières, les zones en travaux ; tout deviens un prétexte de jeu. On se contente des lieux qui sont là et on les interprète à notre façon. Et on a tous notre style, notre approche des obstacles. Et en fait, plus tu pratiques, moins cela devient un jeu. Ça tourne à l’obsession. Quand tu te balades, même sans skate, t’es là à te dire : « Ah mais là y’a trop moyen que je fasse telle figure » ou « mais ce serait trop cool de faire ça ici ». Parfois ça en devient presque dangereux, mais si intense.

C’est comme si on vivait la Ville plus que quiconque ici.



THEATRE

THEATRE

Chaque trajet est un moyen de continuer mon exploration. Je cherche dans les endroits inhabituels, j'essaie d'être à l'écoute et observe plus longtemps ce qui arrive à mes yeux. Les bancs et leur hauteur, les sols et leur surface. Depuis ma rencontre avec Louis, mêlée aux paroles de Fanny, je vois les objets de façon détournée. Il a su me donner une vision augmentée de la rue. Cette capacité de voir au-delà de l'utile me mène vers des endroits qui auparavant me paraissaient sans intérêt. Je me rends compte du potentiel des espaces. Et chaque découverte augmente ma curiosité. Le fronton du bâtiment dans lequel je me rendais ce soir-là était de facture ancienne, il pourrait presque être un patrimoine historique. On m'avait invité dans ce théâtre pour y voir une pièce, je montre mon ticket et entre. Des colonnes doriques sur parvis et dans le hall, des fresques colorées sur les murs, des mosaïques complexes au sol, les moulures au plafond pour orner les lustres, je me trouvais bien dans un luxe d'époque. Un mélange de baroque et d'art nouveau, raffiné et grandiose. Un large escalier en marbre me conduit à un étage. Je vois des hommes en costume chic s'affairer au bout du couloir, pressant et poussant pour rentrer par une grande porte en bois sculptée. Je remarque, en plus du bruit des hommes, un vacarme provenant de derrière le mur, un son étouffé d'une foule qui aboie et crie de tout son souffle. Une porte, plus petite et plus discrète est entrouverte. En baissant la tête, je m'y faufile par curiosité envers ce boucan ahurissant. Montant une échelle débouchant par une trappe sur un balcon métallique, je trouve sous mes pieds la source du tapage. Une salle immense, un plafond en arc de cercle, de même style que le bâtiment. À mi-hauteur, un gradin suspendu longeait les trois murs et supportait une foule qui le recouvrait entièrement. Trois mètres plus bas au sol, sur le mur dégagé du balcon, des estrades de différentes hauteurs accueillent des tables rondes aux longues nappes blanches et aux couverts en argent, remplis de plats tout aussi luxueux.

Au centre de ce monde huppé trônait un ring surélevé, illuminé plein feu. Un combat sanglant s'y déroulait, la foule réagissant violemment aux effusions de sang des blessés. Les cris punctuaient les coups des deux assaillants, et quand l'un d'eux tombait au sol, c'est la salle entière qui se mettait à trembler, faisant vibrer le lustre central, menaçant de tomber lourdement sur le ring. Comme au stade, ce n'est pas le match qui m'a intrigué, mais « l'autour ».

SOULALAIPA

SOA, LAURA

Je ressors par la petite porte et reprends ma direction d'origine. Ce détour inattendu me met en retard pour la pièce. Je trouve enfin la salle et pousse les portes battantes du théâtre. Je prend machinalement une feuille d'information sur la pièce du jour. La lumière disparaît au moment où je me retrouve enfermé dans le hall de distribution des places assises. La pénombre est comme un brouillard qui m'empêche de voir plus loin que les quelques rangées de sièges qui me devancent. Je mets un temps à m'adapter, une fois mes repères pris, je reprends ma marche. Les veilleuses au sol permettent au moins de voir où mes pieds se posent. Ça chuchote dans les rangs bondés, les spectateurs lisent et regardent aux alentours en signe d'impatience. Ainsi placés, ils ne sont pour moi que des caboches au plastron rigide. Je ne suis pas tant en retard finalement, mais toutes les places centrales sont prises. Restent vides quelques places sur les côtés et une au premier rang. C'est cette dernière que je choisis, je déteste voir un spectacle de biais. Je m'assois. les bavardages s'estompent à l'instant où les veilleuses s'évaporent, plongeant enfin la salle dans l'obscurité et le silence. Entrent sur le plateau deux femmes, costumes identiques, clairs et sobres, sans couleur. Une musique se joue, du piano, lancinant. Elles commencent à bouger et se synchronisent sur le rythme de l'instrument. Ce n'est pas du théâtre. Je vois tout de très près, elles répètent inlassablement le même motif avec leurs deux corps qui n'en forment plus qu'un dans l'ombre. Surtout, j'entends. J'entends leurs pas, le froissement de leur robe, le croisement de leurs jambes, les secousses dans leurs cheveux, les respirations.

La cadence des souffles. Les articulations pliées des genoux et des chevilles. Le frôlement des pieds sur le parquet de la scène. Les sursauts réguliers accompagnés du lancé d'un bras ou d'une jambe. Le rythme si bien ancré dans leur corps et qui volontairement, par moment, se brise. Ce rythme qui se traduit dans leurs bouches par ces expirations pulsées, dynamiques ou plus lentes, toujours différentes. Des soupirs. On peut presque entendre le son de la pulpe de leurs doigts pincés délicatement. Elles sourient. Les voilà décalées, tout comme la ligne du piano. Toujours prises dans leur spirale, elles avancent sur la scène, restent un moment à tourner au plus proche des rangs, puis repartent. Leurs bras comme des pendules, elles percent le plan rythmique et se désynchronisent jusqu'à se faire face. Les danseuses se regardent un court instant avant de se décaler de nouveau pour revenir à la position initiale. Et tout recommence, à l'identique. Leur ronde hypnotise la salle par les mêmes gestes incessants et incantatoires. Le temps n'a plus d'importance. Tout fait sens par les corps chorégraphiés.



Elles me parlent sans dire un mot. À travers elles, je vois les gestes de Fanny, Louis, Jessica, Bassael et Olivier, décalqués sur ceux des danseuses. Je jette un œil sur le morceau de papier pris à l'entrée et deux noms m'apparaissent : Soa, Laura. La fin de la représentation laisse place à une certitude. Je vois ces corps autour de moi comme autant de danseurs au vocabulaire singulier, traversant l'espace avec leurs propres mots, leur propre rythme, à écrire leurs propres mélodies. Et à chacun son instrument, sa voix, ses mots, sa scène : la Ville. Les lumières s'éteignent, le monde disparaît. Seuls perdurent les applaudissements du public rebondissant de mur en mur.

FIN

FIN

Documentation

Jean-Marc Huitorel, *La beauté du geste : l'art contemporain et le sport*, Paris, Éditions du Regard, 2005.

Yann Marussich, *Note d'Inemploi (de la performance)*, Genève, Éditions Lézards Qui Bougent, 2012

Paul Virilio, Laurence Louppe, Daniel Dobbels, René Thom, Jean-Noël Laurenti, *Danses Tracées : Dessins et Notation des Chorégraphes*, Paris, Éditions Dis Voir, 1994

Raphael Zarka, *La conjonction interdite*, Paris, Éditions B42, 2011

Bernard Andrieu, *Donner le Vertige, les arts immersifs*, Montréal, Éditions Liber, 2014

Roger Caillois, *Des jeux et des hommes*, Paris, Gallimard - Folio, 1958

Roger Chartier, Georges Vigarello, « les trajectoires du sport. Pratique et spectacle », *Le Débat*, 1982/2 (n°19)

Carl Honoré, *Éloge de la lenteur*, Éditions Marabout, 2004

James Graham Ballard, *La trilogie de béton – I.G.H.*, Paris, Gallimard - Folio, 2017

Italo Calvino, *Les villes invisibles*, Paris, Éditions du Seuil, 1974

Lola Lafon, *La petite communiste qui ne souriait jamais*, Arles, Actes Sud, 2014

Wajdi Mouawad, *Incendie*, Arles, Actes Sud, 2009

Mathieu Bablet, *La belle mort*, Ankama Éditions, 2017

Jérôme Dubois, *Citéruine*, Montreuil, Éditions Matière, 2020

Merwan, *La mécanique céleste*, Paris, Dargaud 2019

Benoît Peeters, François Schuiten, *L'enfant penchée*, Paris, Casterman, 2010

Dice, *Mirror's edge*, EA, 2008

EA Black Box, *Skate 2*, EA, 2009

Ian Dallas, Chris Bell, *What remains of Edith Finch*, Giant Sparrow, 2017

Arte créative, *City Manifesto*, 8 épisodes, 2016

Fritz Lang, *Metropolis*, 1927

Simon Pelletier, *Des singes et des hommes*, 19 minutes, 2015

Riding Zone, *Les spots mythiques de skate en France*, 11 minutes, 2020

Anne Teresa de Keersmaecker, *Fase, four movements to the music of Steeve Reich*, 1982

Pierre Szekely, *La dame du lac*, 1975

Yoannes Bourgeois, *Cavale*, 2015

Tristan Béranger, *Sur le Fil*, 2020

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m’ont apporté leur soutien lors de la rédaction de ce texte. En premier lieu ma directrice de mémoire, Virginie Yassef, pour ses précieux conseils et qui a su croire en ce projet. Un remerciement particulier pour Hélène Giannecchini et Clément Le Tulle Neyret, respectivement coordinatrice de promotion et superviseur éditorial, sans qui ce livre n’existerait pas. Sans oublier toute l’équipe pédagogique de l’EESI, professeur.e.s et technicien.ne.s ainsi que la direction, qui nous suivent depuis le début de nos études. Merci à ma famille, toujours à mes côtés quoi qu’il arrive, à mes ami.e.s, et Lucille bien sûr.

Cet écrit est dédié à tout.e.s les entraîneur.euse.s qui m’ont un jour accompagné. Romain, Thomas, Daniel, Yves, Jessica, Olivier, Stany, Jean-Simon, Jacky, Philippe.

Imprimé à l’EESI Poitiers en 2020

